

Le soldat

En nage, le soldat gît tout nu sur le lit, enfermé dans la sordide chambre louée au centre-ville de Montréal. Depuis son retour du terrain, il n'en est guère sorti, sauf pour fréquenter la ressource communautaire et y ingurgiter son repas quotidien. Une chaleur humide assiège la pièce, la minuscule fenêtre béant sur l'été caniculaire n'est d'aucun secours. Telle une main géante, l'air confiné oppresse sa poitrine rendant sa respiration rauque et saccadée.

Il ne peut trouver le sommeil. Cette nuit, comme toutes les autres nuits. Sa planque résonne des détonations des obus et des tirs sporadiques des armes automatiques. Il scrute le plafond illuminé par la lueur des fusées éclairantes. Comme dans un rêve dont il ne pourrait s'échapper, une voix le harcèle sans cesse, le précipitant dans un état d'agitation insoutenable. Le ton de plus en plus menaçant lui répète constamment les mêmes ordres affolants : « C'est l'heure soldat ! Allez, grouille-toi ! Il faut te préparer, ton devoir t'attend ! »

De guerre lasse, faisant fi de la peur qui lui vrille les tripes, il s'exclame : « Présent chef, oui chef ! » Le soldat s'extirpe de son matelas et enfile son habit de camouflage. Il récupère son fusil d'assaut caché sous le lit et débusque les chargeurs de munition cachés dans la boîte de chaussures dissimulée sur la tablette de son garde-robe. Avec minutie, il inspecte son kalachnikov, coulisse la culasse et charge son arme. Il enfouit le tout dans un grand sac de toile vert-kaki.

Il est prêt. Il révise mentalement les étapes de son raid : le parcours à suivre, la place de stationnement, le repérage des lieux, la voie de repli. Il sort en trombe. Ne se donne pas la peine de refermer derrière lui. Saute dans son véhicule d'occasion. Se dirige vers la cible. « Très bien, soldat ! » l'encourage la voix.

C'en est fait de lui. Il le sait, il le voit, il le sent. Les morts qui jonchent le sol tout autour de lui... l'odeur soufrée de poudre empestant l'air ambiant... cette obscurité épaisse provoquée par la coupure d'électricité du bar bondé où il s'était engouffré. Les voitures de police sont arrivées rapidement sur les lieux du carnage, lui coupant toute possibilité

d'évacuation. Les gyrophares perçant les ténèbres, les plaintes des survivants et les admonestations des officiers du SWAT le tirent de son délire psychotique et le ramènent à l'implacable réalité : il est cerné.

« Je leur avais dit que j'étais au bout du rouleau ! Je leur avais pourtant dit ! » se rappelle-t-il. À ce soliloque s'entremêlent les images de sa dernière expédition en Afghanistan : les amas de ruines, jadis des maisons familiales, les cris de terreur de ses compagnons d'armes confrontés à la pugnacité de l'ennemi toujours insaisissable, les dépouilles en décomposition, les corps déchiquetés, les civils déambulant sans but, hagards et désorientés. Tout lui revient comme à chaque nuit, dans ce combat perdu contre l'insomnie.

Le lendemain, il le pressent, on conclura à une attaque terroriste exécutée par un fou de Dieu ou à un acte isolé mené par un désaxé. Les autorités militaires nieront toute responsabilité et s'empresseront d'affirmer que tout avait été mis en œuvre pour l'accompagner à son retour de mission.

C'en est fait de lui. La balle du tireur embusqué lui explosant la cervelle confirme dramatiquement son intuition.

Mais, où se trouve-t-il ? Lui est inconnu l'espace immatériel et silencieux où il ondoie tout en douceur. Aucune proprioception, plus de douleur, ni toute autre sensation. Un coup d'œil à la ronde lui indique qu'il n'est pas seul dans cet *endroit*. Des ombres transparentes errent comme lui dans cet éther vaporeux. Des hommes et des femmes, des jeunes surtout; tous arborent un air ahuri, témoignant de leur commune perplexité.

Puis, il réalise avec stupeur qu'il flotte au-dessus d'une scène étrange, mais familière. Se révèle à lui un bar d'où s'échappe une cohue fuyant à toutes jambes, les éclairs des voitures de police illuminant la zone, bientôt investie par un commando armé jusqu'aux dents. Par un simple effort de volonté, il se retrouve dans l'établissement et revoit les résultats du massacre : les cadavres gisant sur la piste de danse, les gémissements des blessés, les cloisons criblées de balles. Dans une encoignure, il identifie son corps désarticulé et sa cervelle éclaboussée sur le mur.

Il comprend soudain. Une effroyable vague de culpabilité le submerge et le plonge dans une terrible souffrance. Il éprouve une immense tristesse face à la désolation crûment étalée devant ses yeux catastrophés. Il remarque alors qu'il n'est plus seul. Les êtres diaphanes errent comme lui dans les lieux, prenant conscience de l'innommable boucherie dont elles ont été les victimes.

Puis, les ombres se rapprochent, formant cercle autour de lui. Dévasté, il contemple ces vies qu'il a anéanties et transformées en *fantômes* ? Tous ont le regard fixé sur lui. Il ne perçoit pourtant aucune colère dans leurs yeux. Seulement peut-être une douloureuse nostalgie pour leur existence écourtée.

Une jeune femme s'avance bientôt vers lui et pose une main délicate sur son épaule. Son regard translucide d'une étonnante bienveillance pénètre son âme torturée en y déposant un baume de compassion inespéré.

Sans qu'elle entrouvre les lèvres, il discerne son message :

Nous ressentons ta détresse, soldat. Ton remords sincère est indéniable, et nous ne voulons pas t'accabler outre mesure. Nous savons cependant que cette horreur ne relève pas uniquement de ta responsabilité.

Nous avons une nouvelle mission à te proposer, soldat. Tous autant que nous sommes, pour le reste de nos vies, nous irons hanter les décideurs du monde. Nous troublerons leurs nuits, tous les jours nous les pourchasserons de notre souffle accusateur, nous les harçèlerons jusqu'à ce que soit reconnue l'importance de la santé mentale et adoptées les mesures appropriées pour éradiquer les tourments qu'elle engendre.

Les yeux remplis de larmes, le soldat esquisse un timide sourire. À son tour, il dépose sa main sur l'épaule de la femme, en signe d'acquiescement.

Jamais auparavant, de toute sa vie, il n'avait senti une telle humanité.

Enfin.